

LA DONNÉE N'ATTEND PAS

*Petit manifeste pour
une autre façon de penser la donnée*

David Bories

La donnée n'attend pas — petit manifeste pour une autre façon de penser la donnée

Conçu et dirigé par David Bories — Albi, France.
Rédigé en utilisant l'intelligence artificielle générative.

Octobre 2026.

0.4.0-poche

—

contact@artisanat-de-la-donnee.fr

Table des matières

La donnée n’attend pas	1
<i>Petit manifeste pour une autre façon de penser la donnée</i>	1
Ouverture — Le renversement de regard	1
I — Naître : la source	4
II — Voyager : le mouvement	6
III — Être lue : la trace	8
Clôture — Pourquoi cela nous engage	11

La donnée n'attend pas

Petit manifeste pour une autre façon de penser la donnée

David Bories — Travail en cours, 2026

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. »

— Héraclite, fragment 91

Ouverture — Le renversement de regard

Nous disons *mes données* comme nous dirions *mes affaires*. Quelque part — sur un téléphone, dans un serveur, dans les coffres d'une entreprise que nous ne verrons jamais — des choses qui nous appartiennent seraient rangées, empilées, parfois dérobées. On nous a appris à nous en inquiéter, à les protéger, à les réclamer. On nous a répété qu'elles valaient cher : le « nouveau pétrole », dit-on depuis vingt ans. On creuse des lacs pour les y déverser et les y garder, persuadé qu'un jour on saura quoi en faire.

Cette image est partout. Elle est dans les journaux, dans les lois, dans la bouche des dirigeants comme dans nos conversations inquiètes. Elle structure notre droit, notre économie, jusqu'à nos peurs. Et elle repose sur une intuition si évidente qu'on ne prend presque jamais la peine de la formuler : une donnée serait une *chose*. Un objet stable, qui existe en soi, qu'on peut posséder, stocker, revendre — un grain de matière informationnelle qui attendrait, quelque part, qu'on vienne le ramasser.

Ce petit livre part d'un soupçon. Et si cette image était fausse ? Non pas inexacte dans le détail, mais fausse à la racine — fausse au point de nous faire mal penser presque tout ce que nous faisons avec les données.

Ce que chacun a déjà éprouvé

Reprenons par des choses que tout le monde a vécues.

La position que votre téléphone affiche est juste à l'instant où il la calcule. Cinq minutes plus tard, vous avez tourné au coin de la rue, et ce point sur la carte ne dit plus où vous êtes : il dit où vous étiez. Le solde que votre banque affichait ce matin était vrai ce matin ; à midi, un prélèvement l'a démenti. La photographie posée sur la cheminée fixe un visage à un âge qu'il a déjà quitté ; l'enfant qui sourit dessus est aujourd'hui un adulte.

Dans aucun de ces cas la donnée n'a changé. Le point sur la carte est resté le même, le solde affiché aussi, la photographie n'a pas vieilli d'une ride. Ce qui a changé, c'est le monde. La donnée, elle, est restée immobile pendant que le réel qu'elle décrivait continuait sans elle.

Voilà la faille. Si une donnée était vraiment une chose stable, elle resterait vraie. Or elle ne reste pas vraie. Elle se met à mentir sur le présent dès l'instant où on la fixe — non parce qu'elle se corrompt, mais parce que le monde ne s'arrête pas pour elle. Une donnée n'attend pas. Et une chose qui se met à mentir toute seule, sans qu'on y touche, n'est pas tout à fait une chose.

Le mot qui manque

Entre la donnée et nous, il manque un mot. Ce mot, c'est le *flux*.

Nous ne vivons pas entourés de données. Nous vivons entourés de réel qui s'écoule — un monde en mouvement, indifférent, qui déborde toujours ce que nous y découpons et ne s'interrompt jamais pour se laisser compter. C'est ce que nous appellerons le **flux du réel**. Ce n'est pas une théorie compliquée : c'est seulement le constat que le monde, avant toute mesure, est déjà en train de passer.

Dans ce flux, il n'y a pas de données. Il y a un battement de cœur, une rue qu'on traverse, un prix qui monte, une parole échangée entre deux amis. Rien de tout cela n'est une donnée tant que personne n'a rien inscrit. Ces événements *sont*, voilà tout — ni donnés, ni à prendre. Le cœur bat, que quelqu'un compte ou non ses battements.

La donnée naît d'un geste. Quelqu'un, pour une raison, à un instant précis, détache du flux un fragment et l'inscrit : un chiffre, une ligne, une image. C'est ce geste — ce **prélèvement** — qui fait exister la donnée. Avant lui, il n'y avait pas de donnée qui patientait dans l'attente d'être collectée. Il y avait le fleuve. La donnée, c'est le poisson qu'on en tire ; et le poisson n'existe pas comme poisson tant qu'il nage encore. Toutes les données ne naissent pas ainsi d'une observation : certaines naissent d'un acte qui institue — un mariage qu'on enregistre, un vote qu'on compte —, d'autres se calculent à partir de données existantes, comme une moyenne. Mais aucune ne naît sans un geste, et c'est surtout la voie de l'observation que ce livre suivra.

Renversons donc l'image de départ. On ne *collecte* pas des données comme on ramasserait des fruits tombés au pied d'un arbre. On les *prélève* : on choisit un endroit du flux, un instant, une manière de mesurer, et l'on en fixe une inscription. Le geste n'est pas neutre. Il porte une intention, des critères, un point de vue. Deux personnes qui prélèvent le même monde au même moment, mais ne cherchent pas la même chose, n'en tirent pas les mêmes données : le médecin retiendra une fièvre là où le poète retiendra la pâleur d'un visage. La donnée n'est pas le réel : elle est ce que nous avons choisi d'en retenir.

Pourquoi cela change tout

Une fois ce déplacement opéré, tout le reste suit, presque mécaniquement.

Si la donnée est un prélèvement daté, alors elle se *périme*. À l'instant où on l'inscrit, le flux continue, et l'écart entre ce qu'elle dit et ce qui est se creuse à chaque seconde. Sa **fraîcheur** — sa proximité au présent du monde — n'est jamais acquise une fois pour toutes, et ne se rattrape pas : on ne rajeunit pas une donnée, on ne peut que prélever à nouveau, à côté, et recommencer.

Si la donnée est un prélèvement, alors sa valeur n'est pas dans sa quantité. Un entrepôt rempli de données vieilles de dix ans peut valoir moins, pour décider aujourd'hui, qu'une seule mesure prise ce matin, parce que l'une touche encore le flux et que l'autre ne dit plus que le passé — ce qui reste précieux pour l'histoire. Le « nouveau pétrole » se trompe d'image : le pétrole se garde et se bonifie, la donnée qui prétend dire le présent s'évente comme un parfum qu'on aurait laissé ouvert.

Et si la donnée est un prélèvement opéré sur un flux qui n'appartient à personne, alors la question de la propriété se déplace. On peut posséder un fichier, un support, une inscription. On ne possède pas le flux du réel, qui continue, indifférent, pour tout le monde à la fois — comme nul ne possède le fleuve dans lequel chacun puise : ce que l'un y prélève n'ôte rien à ce que l'autre peut y prélever. Ce constat ne dit pas, à lui seul, ce que le droit doit décider. Mais la question n'est peut-être pas seulement *qui possède les données* ; c'est aussi *qui décide de ce qu'on prélève*, et *qui peut encore accéder au flux*.

Rien de tout cela n'est gratuit ni désespéré. Si tant de données se périment, c'est qu'il faut prélever encore, sans cesse — et c'est précisément ce que nous faisons, sans même y penser. Nous ne subissons pas le flux : nous y creusons des canaux, des séries de prélèvements réglés qui en captent, goutte à goutte, ce qui nous est utile. Penser la donnée depuis le flux, ce n'est donc pas renoncer à la maîtriser. C'est cesser de croire que la posséder suffit, pour comprendre enfin ce qu'on en fait.

Le trajet de ce livre

Ce manifeste ne démontre pas ; il fait voir. Il suit la donnée comme on suivrait un cours d'eau, depuis sa naissance jusqu'à sa fin, en trois temps.

D'abord, **naître** : comment la donnée est creusée dans le flux du réel, fixée à un instant, et pourquoi elle commence aussitôt à vieillir.

Ensuite, **voyager** : comment elle circule, se copie sans se diviser, passe de main en main — et à quelle condition ce voyage est vraiment accompli.

Enfin, **être lue** : car une donnée que personne ne reçoit, que personne ne comprend, ne parle à personne. Elle demeure, pas encore lue ou muette pour qui la voit passer ; elle ne retombe à l'état de simple trace que le jour où plus aucun regard, nulle part, ne sait la déchiffrer.

Au bout de ces trois temps, vous ne tiendrez pas une méthode ni une boîte à outils. Vous tiendrez un regard — une autre façon de voir ce que vous croyiez connaître. Si ce regard vous accroche, sachez qu'il prolonge un travail bien plus vaste, dont ce livre n'est que la porte. Mais une porte suffit pour entrer.

Commençons par la source.

I — Naître : la source

Imaginez un thermomètre planté dans une rivière. À midi, il indique douze degrés. Quelqu'un, sur la berge, note dans un carnet : « 12 °C, *midi* ». Ce relevé est désormais fixé ; il ne bougera plus. Mais la rivière, elle, n'a pas cessé de couler. À midi cinq, l'eau s'est déjà réchauffée d'un dixième de degré, ou refroidie d'autant. Le relevé reste vrai *de midi* ; il commence aussitôt à devenir faux *du présent*.

Tout est là, dans cette scène minuscule. La donnée naît d'une rencontre entre un geste qui fixe et un monde qui ne se fixe pas.

Le geste qui fait naître

Avant le relevé, il n'y avait pas de donnée dans la rivière. Il y avait de l'eau à une certaine température — un fait du monde, ni écrit ni à prendre. La donnée commence avec l'**acte d'inscription** : le moment où quelqu'un perçoit, distingue, interprète, vise un fragment du réel, et l'inscrit sur un support. C'est un geste humain, intentionnel et situé. On choisit *quoi* mesurer, *quand*, *comment*, et — sans même y songer — *ce qu'on néglige*. Une infinité de choses se passaient dans cette rivière : le courant, les poissons, la lumière sur l'eau, les sédiments qui descendent. Le relevé n'en a retenu qu'une, la température, et a laissé tout le reste s'écouler. Inscrire, c'est toujours retenir une chose et en laisser filer mille.

C'est pourquoi une donnée n'est jamais le réel lui-même, seulement une *réplique partielle*, fidèle aux critères qui l'ont fait naître. Le thermomètre est fidèle à la température et muet sur tout le reste. Changez l'instrument, l'intention, le moment : vous obtenez une autre donnée du même fleuve. La donnée porte la marque de la main qui l'a prélevée, comme une photographie porte le cadrage de celui qui a visé. Il n'y a pas de donnée sans point de vue, comme il n'y a pas de photographie sans cadre.

Les deux temps de la donnée

Reste un paradoxe qu'il faut dissoudre, car il revient sans cesse, et tant qu'il tient l'édifice vacille. On dit d'une donnée qu'elle est *figée* : « 12 °C à midi » le restera pour toujours, gravé, définitif. Et l'on dit en même temps qu'elle *se périm*e, qu'elle vieillit. Comment une chose figée peut-elle vieillir ? Un nombre inscrit ne pourrit pas.

La réponse tient en une phrase : la donnée n'a pas un temps, elle en a deux. Dans l'un, elle est éternelle ; dans l'autre, elle vieillit ; et ces deux temps ne se contredisent pas, parce qu'ils ne mesurent pas la même chose. Une donnée naît en effet de deux gestes distincts : un **acte**, qui la fait naître à un instant et la fixe à jamais ; un **support** — le carnet, le fichier, la mémoire d'une machine — qui la fait durer. Le contenu, lui, ne change pas : « 12 °C à midi » sera toujours « 12 °C à midi ». Ce qui change, c'est l'écart entre ce contenu immobile et un réel qui s'éloigne. La donnée ne vieillit pas parce qu'elle se modifie. Elle vieillit parce que le monde a continué sans elle.

C'est ce qu'on appelle la **péremption**. Le mot a l'air sévère ; l'idée est simple. Reprenez le relevé de la rivière. Il ne s'abîme pas : dans un an, il dira encore exactement « 12 °C à midi ». Ce n'est pas lui qui change — c'est la rivière, qui à midi cinq était déjà un peu autre, et demain tout autre. La péremption, ce n'est donc pas la donnée qui se gâte comme une pomme oubliée dans un tiroir. C'est l'écart qui grandit entre elle, restée immobile, et le monde, qui a continué. Une donnée n'est d'ailleurs jamais périmée en soi, mais pour un usage : le relevé de midi ne dit plus rien de l'eau de ce soir, et il reste exact pour qui retrace l'histoire de la rivière.

Et cet écart ne grandit pas à la même vitesse pour tout. Le prix d'une action en Bourse se périme en quelques secondes : à peine affiché, déjà faux. La hauteur du Mont-Blanc se périme en milliers d'années : on peut s'y fier toute une vie sans risque. La donnée, dans les deux cas, n'y est pour rien. Ce qui règle la vitesse, c'est le morceau de monde qu'on a prélevé — selon qu'il bouge vite ou lentement.

Certaines données semblent même ne jamais vieillir : la grammaire d'une langue, le cycle de la lune, un théorème de géométrie. C'est une illusion, mais une illusion utile. Le réel qu'elles décrivent s'éloigne lui aussi — simplement si lentement qu'à l'échelle d'une vie humaine, la dérive est imperceptible. Ces *sources stables* sont les terrains fermes sur lesquels on peut bâtir : on les consulte aujourd'hui comme hier, on s'y appuie sans crainte. À une seule condition : ne jamais oublier que leur solidité est une

longue durée, et non une éternité. Le sol lui-même finit par bouger ; il bouge seulement trop lentement pour qu'on le sente.

Du seau au canal

Si tant de données se périment, prélever ne risque-t-il pas d'être vain ? On puiserait des seaux d'eau dans le fleuve, et ils s'évaporerait à mesure qu'on les pose sur la berge. À quoi bon ?

C'est ici que l'humain fait mieux que puiser. Il **creuse des canaux**. Au lieu d'un relevé isolé, vite périmé, il en réalise une série réglée, cadencée : il mesure la température de la rivière toutes les heures, jour après jour, saison après saison. Cette série de prélèvements — ce que nous appellerons un **flux d'observation** — restitue, par petites touches, le mouvement du fragment de réel qu'il a choisi de suivre. Là où un seau ne donnait qu'un instant, le canal redonne un courant.

Le canal est infiniment plus pauvre que le fleuve : il ne contient que ce que son tracé a bien voulu admettre, l'eau de la température et rien d'autre. Mais le canal, lui, l'humain le maîtrise. Il peut le suivre du regard, le remonter jusqu'à sa source, le rejouer, le relier à d'autres canaux, le confier à un voisin qui en a besoin, le combler quand il n'en a plus l'usage. La péremption de chaque goutte est ainsi compensée par la cadence de l'ensemble : on ne rattrape pas une donnée vieillie, on en prélève une fraîche, et le canal continue de couler.

C'est tout le rapport à la donnée qui bascule. On croyait la perdre — le flux nous échappe, chaque mesure vieillit. On découvre qu'on peut la reconstruire, patiemment, en creusant des canaux qui captent du flux ce qui nous est utile. Et c'est une leçon double. Une leçon de modestie, d'abord : par-delà tous les canaux, il restera toujours le fleuve, démesuré, indifférent, que personne ne possède. Mais une leçon de liberté, aussitôt : puisque le fleuve ne se possède pas, personne ne peut prétendre le posséder à notre place. Il n'y a que des canaux, creusés par des intentions, que chacun peut apprendre à tracer. L'humain ne sera jamais le propriétaire des eaux. Il peut être le constructeur, lucide et responsable, de ses canaux.

La donnée est née. Elle est fixée, datée, déjà en train de vieillir. Reste à savoir ce qu'il advient lorsqu'elle quitte sa source et se met à voyager.

II — Voyager : le mouvement

Une donnée ne reste presque jamais où elle est née. Le relevé du carnet part vers un tableur, le tableur s'envoie par courriel, le courriel atterrit chez dix destinataires, dont l'un le transfère à dix autres. La donnée voyage, sans cesse, et de plus en plus vite. Ce voyage paraît anodin — on

clique, c'est parti. Il obéit pourtant à des lois qu'on ne soupçonne pas, et qui changent beaucoup de choses.

Deux voyages en un

Quand une donnée se déplace, elle accomplit en réalité deux trajets à la fois.

Le premier est visible, et voulu : le support qui la porte change de lieu. Le fichier va d'un ordinateur à un autre, d'un continent à l'autre. C'est la **navigation spatiale** — celle qu'on maîtrise, qu'on décide, qu'on dirige. On choisit d'envoyer ceci ici plutôt que là.

Le second est invisible, et subi : pendant que la donnée voyage, le réel dont elle fut tirée continue, lui, de s'éloigner. C'est la **navigation temporelle**. Non pas un mouvement de la donnée — elle reste immobile dans son contenu —, mais le monde qui tourne autour d'elle tandis qu'elle chemine. Une mesure de la qualité de l'air expédiée d'une ville à l'autre arrive exacte sur son support, et pourtant déjà plus âgée : l'air, là-bas d'où elle vient, a continué de changer pendant le trajet. Les deux voyages s'additionnent. Transporter une donnée, c'est toujours, en plus de la déplacer, la laisser vieillir un peu.

De là une question qu'on néglige presque toujours : la donnée est-elle restée *fidèle*, en route, à ce qu'elle disait au départ ? Le support a-t-il tenu ? Le format a-t-il survécu au voyage ? Le sens s'est-il transmis intact, avec ce qu'il fallait pour le comprendre ? La **fidélité** du transport n'est jamais garantie d'avance. Une donnée peut arriver corrompue, tronquée — ou, plus surnois, parfaitement intacte mais détachée du contexte qui la rendait lisible. Elle arrive alors tout entière, et pourtant illisible, comme une lettre dont on aurait perdu la première page.

Se partager sans se diviser

Vient alors la propriété la plus étrange de la donnée, celle qui la sépare de tout objet matériel. Si je vous donne une pomme, je ne l'ai plus. Si je vous donne une donnée, je l'ai toujours.

Transmettre une donnée, le plus souvent, ce n'est pas la déplacer d'un endroit vers un autre ; c'est la **copier**. L'original reste chez moi, une réplique apparaît chez vous. Et pourtant la donnée, elle, ne s'est pas multipliée : il y a toujours *une* donnée, le même contenu, le même fait. Ce qui s'est multiplié, ce sont ses porteurs. Nous sommes maintenant deux à la tenir, et nous pourrions être mille sans qu'elle change. La donnée se partage comme un fait se partage : sans appauvrir celui qui le donne. Vous dire l'heure qu'il est ne me prive pas de l'heure ; vous apprendre une nouvelle ne me la fait pas oublier.

Cette propriété a deux visages, et c'est exactement le même. Parce qu'une donnée se copie sans se diviser, elle peut nourrir des savoirs partagés, des

bibliothèques ouvertes, des communs où chacun puise sans rien ôter aux autres : c'est la part lumineuse. Mais pour la même raison, une fois lâchée, elle ne se rattrape plus. La photographie qu'on regrette, la rumeur, le secret échappé se copient de proche en proche, et aucune main ne peut les rappeler une à une : c'est la part sombre. Le geste qui décide d'un partage engage une diffusion dont il ne maîtrise plus le terme. La générosité et la fuite ne sont pas deux lois différentes ; c'est la même loi, vue de deux côtés.

Du ruisseau au torrent

Multipliez les canaux, les copies, les vitesses, les destinataires — et le ruisseau tranquille devient **torrent**. Nous y sommes. Jamais autant de données n'ont circulé, si vite, vers tant de monde à la fois. Chacun le ressent sans toujours le nommer : la boîte qui déborde, le fil qui ne s'épuise jamais, le sentiment de ne jamais être à jour. C'est le **sur-débit** : il passe devant chacun de nous infiniment plus de données qu'aucun de nous ne pourra jamais en recevoir.

C'est le moment de poser une vérité que l'abondance dissimule. Une donnée qui circule n'est pas, pour autant, une donnée lue. Elle a été produite, transportée, copiée, déposée à portée de main — le voyage l'a rendue disponible ; mais tant que personne ne l'a reçue *vraiment*, elle n'est qu'une eau de plus qui passe. Le voyage n'est mené à son terme que si la part de celui qui reçoit est rendue praticable : s'il a le temps, le moyen et le code pour en faire quelque chose. Déverser sur quelqu'un mille données brutes qu'il ne peut pas déchiffrer, ce n'est pas les lui transmettre — c'est les faire défiler devant lui. Le facteur qui glisse une lettre sous une porte close n'a pas remis le courrier ; il l'a seulement déplacé.

Tout le mouvement de la donnée bute ainsi sur un point étroit, le seul que le torrent, pour furieux qu'il soit, ne peut pas forcer : la lecture. C'est là, à ce passage resserré, que se joue le dernier temps — et de loin le plus décisif.

III — Être lue : la trace

Un vieux disque dur retrouvé au fond d'un grenier. Il a parfaitement conservé ses fichiers : pas un bit n'a bougé en vingt ans. Mais le logiciel qui les ouvrait n'existe plus, le format est oublié, et plus personne ne sait les lire. Les données sont là, intactes, et pourtant comme mortes. Que leur manque-t-il, puisqu'il ne leur manque rien ? Il leur manque un lecteur.

Voici la dernière vérité, la moins évidente et peut-être la plus importante. Une donnée existe dès qu'on l'a inscrite ; mais elle ne parle qu'au moment où quelqu'un la lit : ni le support ni le voyage n'y suffisent, il faut la rencontre avec un lecteur. Sans lecture, elle ne disparaît pas : elle

demeure, pas encore lue, ou muette pour qui ne sait pas la déchiffrer. Elle ne retombe à l'état de **trace** — une simple marque sur un support, privée de l'interprétation qui en faisait une donnée — que si plus personne, nulle part, ne sait la lire.

Lire n'est pas de nulle part

On imagine volontiers la lecture comme une opération neutre, transparente : la donnée serait là, il suffirait de la cueillir des yeux, et n'importe qui en tirerait la même chose. C'est faux. Celui qui lit est toujours un **lecteur situé**. Il lit depuis un corps, une attention qui se fatigue, un bagage de connaissances qui lui permet de déchiffrer ceci et pas cela. Le médecin lit une radiographie là où je ne vois qu'une brume grise ; le marin lit dans le ciel une tempête que je ne vois pas venir ; le musicien entend une fausse note là où je n'entends qu'une chanson. La même inscription ne livre pas la même chose à tous. Nulle lecture n'est de nulle part. Le lecteur universel, qui lirait tout depuis aucun point de vue, n'existe pas — c'est une contradiction dans les termes.

Tout lecteur lit donc à travers une **fenêtre** : une portion bornée de ce qui défile, découpée par son corps, son attention, son savoir. On serait tenté d'y voir une infirmité, une prison. C'est exactement l'inverse. La fenêtre n'enferme pas le lecteur : elle rend la lecture possible. Une fenêtre sans bord n'est plus une fenêtre — c'est un mur abattu, qui ne donne sur rien parce qu'il ne cadre rien. C'est parce qu'elle découpe qu'elle montre. Un lecteur qui lirait *tout* à la fois ne lirait rien du tout, car lire, c'est distinguer ceci de cela, et tout distinguer en même temps revient à ne plus rien distinguer — comme un projecteur qui éclairerait toutes les directions cesserait d'éclairer quoi que ce soit. Les instruments qui élargissent la fenêtre — la loupe, le filtre, le résumé automatique — ne l'abolissent jamais : ils la déplacent, et chaque déplacement ouvre de nouveaux angles morts. On voit plus loin, on voit toujours d'un seul endroit.

Muette n'est pas morte

Une donnée non lue n'a pas toujours le même sort, et la nuance vaut qu'on s'y arrête, car on les confond tout le temps.

Le code qui fait tourner une application est illisible pour moi, et parfaitement clair pour celui qui l'a écrit. Cette donnée est **muette** : elle a bien une interprétation — une clé qui la déchiffre existe —, mais ce lecteur-ci ne la possède pas. La mutité n'est pas une mort ; c'est un simple rapport entre une donnée et un lecteur donné. Qu'un lecteur compétent se présente, et la donnée muette redevient parlante. L'état est relatif, et réversible : muet pour moi aujourd'hui, lisible pour un autre, ou pour moi-même demain, quand j'aurai appris.

Tout autre est la donnée **morte** : le cas extrême où plus aucun lecteur, nulle part au monde, ne peut l'interpréter. La clé de déchiffrement s'est éteinte

avec les derniers qui la détenaient. Il ne reste alors que l'inscription nue sur son support — comme nos fichiers du grenier, comme une langue dont le dernier locuteur est mort. La donnée a disparu ; seule la trace demeure. Si un jour on s'en saisit, ce ne sera pas une lecture mais un nouveau geste d'inscription, qui en fera une donnée d'un type tout neuf : non plus le message qu'elle portait, mais « marques régulières sur un disque, datées de telle époque ».

Le torrent, en passant devant nous plus vite que nous ne pouvons lire, fabrique en masse de la donnée simplement non lue, un peu de donnée muette ; et, à la longue, très peu de donnée morte, qui se dépose au fond faute du moindre lecteur. Le vrai drame de l'abondance n'est pas tant qu'elle produise du non-lu, de la mutité et de la mort — c'est qu'elle finisse par nous faire perdre la capacité de distinguer ce qui méritait d'être lu de ce qui pouvait, sans dommage, être laissé.

Toutes les données non lues ne sont pas des échecs

Pourquoi, au juste, une donnée n'est-elle pas lue ? Il y a trois raisons, et les confondre serait une faute, car elles n'appellent pas du tout la même réponse.

La première est l'**incapacité** : le lecteur ne *peut* pas lire — le code, le moyen ou l'accès lui manquent. La donnée est muette pour lui, vivante peut-être pour un autre. C'est le cas du touriste devant un panneau dans une langue qu'il ignore. Ce manque-là se répare : on apprend, ou l'on s'adresse à quelqu'un qui sait lire à notre place.

La deuxième est le **désintérêt** : le lecteur *pourrait* lire — il a le code, le moyen, l'accès, tout ce qu'il faut — mais ne le fait pas. Le flot le détourne, la donnée passe devant ses yeux et il la voit sans la lire, comme on parcourt sans la voir une affiche pour la centième fois. Ici, nul moyen ne manque : ce qui se joue, c'est l'attention qu'on accorde ou qu'on refuse.

La troisième est la **péremption rapide** : la donnée n'a tout simplement pas *attendu* d'être lue. Sa fraîcheur était si brève que, passé le premier instant, la lire ne servait déjà plus à rien — pensez à l'annonce d'un quai de gare une fois le train parti. Elle s'est périmée pour son usage avant même qu'on songe à s'en saisir — sans cesser pour autant d'être une donnée, qu'un autre usage pourrait encore reprendre.

De cette distinction sort une idée qui soulage. **Toutes les données non lues ne sont pas des échecs.** La péremption rapide est le sort normal d'une immense part de ce qui se produit chaque jour ; vouloir tout lire serait aussi vain qu'épuisant, et le plus souvent inutile. La première tâche du lecteur débordé n'est donc pas de tout lire — c'est de discerner ce qui vaut d'être lu. Faute de quoi il commettra l'une des deux erreurs jumelles : laisser filer ce qu'il fallait absolument lire, ou s'épuiser sur ce qui pouvait, en paix, rester non lu.

Devant le torrent, pourtant, le lecteur n'est pas démuni. Trois gestes s'offrent à lui. Il peut **cadrer** : choisir délibérément ce qu'il regarde et ce qu'il laisse passer, comme on oriente une fenêtre vers le paysage qu'on veut voir. Il peut **déléguer** : confier sa lecture à un autre — un collègue, un spécialiste, une machine —, à condition de savoir qu'il hérite alors de la fenêtre de cet autre, de ses choix et de ses angles morts. Il peut enfin **accepter** : consentir, en toute lucidité, à ce qu'une part lui échappe pour toujours, parce qu'on ne peut pas tout cadrer ni tout déléguer. Ces trois gestes ne s'excluent pas ; on les mêle au quotidien. Et leur dosage engage ce qu'on pourrait nommer la *probité du lecteur* : l'honnêteté de qui sait ce qu'il lit, ce qu'il ne lit pas, et ce qu'il a remis aux mains d'un autre.

Ainsi se referme le cycle. La donnée naît d'un geste qui prélève le réel et le fixe ; et dès lors elle vieillit. Elle circule par un geste qui la met en mouvement et la copie sans la diviser ; et ce mouvement la dépose partout à la fois. Elle parle dans un dernier geste qui la lit ; et faute de ce geste, elle demeure, pas encore lue — elle ne retombe en trace, là d'où elle était venue, que le jour où plus personne, nulle part, ne sait la lire.

Clôture — Pourquoi cela nous engage

Au terme de ce parcours, l'image de départ s'est retournée comme un gant. La donnée n'est pas un objet qu'on possède et qu'on entasse ; c'est le résultat d'un geste — pour la donnée d'observation, un prélèvement daté, opéré sur un réel qui ne s'arrête jamais —, souvent appelé à voyager, et qui ne parle qu'à l'instant où un lecteur le reçoit. Ce simple déplacement du regard a des conséquences qui débordent de loin la technique, et touchent à des choses qui nous concernent tous.

Trois conséquences qui dérangent

Sur l'intelligence artificielle, d'abord. Ces machines qui répondent à tout ont appris d'un monde figé à une date donnée : elles sont, par construction, une *sauvegarde*. Posez-leur une question sur ce qui s'est passé depuis, et l'écart se révèle — l'écart entre la donnée gelée en elles et le flux qui, lui, a continué. Tous les efforts pour les « brancher » sur l'actualité, pour les nourrir en direct de sources fraîches, ne sont rien d'autre que des tentatives de rebranchement sur le flux. Ils disent, par leur existence même, ce que notre regard permet enfin de nommer : livrée à elle-même, une telle machine est une sauvegarde qui s'écarte un peu plus du présent à chaque jour qui passe.

Sur le droit, ensuite. Tout l'édifice qui protège nos données — le consentement qu'on donne, l'accès qu'on réclame, la rectification, l'effacement — suppose que la donnée soit un objet stable, bien accroché à une personne, qu'on peut corriger ou supprimer comme on biffe une ligne. Sur ce point, il n'a pas tort : une fois inscrite, la donnée est bien

stable. Ce qu'il suppose de trop, c'est qu'elle tienne lieu de ce dont elle est tirée : si la donnée est un prélèvement sur le flux de mon comportement, corriger ce prélèvement ne change rien au flux, qui a déjà coulé plus loin. Effacer une donnée me concernant, c'est retirer un seau d'eau ; ce n'est pas arrêter la rivière. Le « droit à l'oubli », à la lettre, est un droit sur des prélèvements — non un pouvoir sur le fleuve.

Sur le pouvoir, enfin. Tant qu'on tient la donnée pour un objet, la question politique tient en trois mots : *qui la possède ?* Dès qu'on la tient pour un prélèvement, la question se déplace, et se démultiplie : *qui décide de ce qu'on prélève ? qui en définit les critères ? qui garde la main sur l'accès au flux ?* Ce déplacement est tout sauf neutre. Il fait passer la maîtrise de la donnée du côté de l'accumulation — entasser le plus possible — à celui de l'intention — choisir ce qui vaut d'être capté. Et du même coup, il rend à chacun une responsabilité que l'idée de possession lui avait fait oublier.

Un aveu qui appartient au sujet

Un mot, pour finir, sur la fabrication de ce livre. Il a été conçu et dirigé par un humain, mais rédigé avec le concours d'une intelligence artificielle générative. Cette particularité n'est pas une note glissée par scrupule en bas de page : elle appartient au sujet. Un livre qui interroge ce que devient la connaissance lorsqu'une machine s'intercale entre l'humain et le réel ne pouvait honnêtement dissimuler qu'une machine s'est intercalée dans sa propre écriture. La donnée vraisemblable que produit un tel outil n'a pas été, ici, seulement un objet d'étude ; elle a aussi été un instrument d'écriture. Le livre, en cela, fait ce qu'il dit.

La porte est ouverte

Ce manifeste n'a rien démontré dans le détail, et c'était voulu. Il a cherché à faire voir un regard, non à épuiser une thèse. Chaque idée qu'on a traversée — le prélèvement, la fixation, la fraîcheur et la péremption, le canal, la fidélité du transport, la copie qui ne divise pas, le lecteur situé, la fenêtre, la trace — n'a été qu'effleurée. Chacune se déploie, se nuance, s'éprouve au contact des cas et des métiers, dans un travail bien plus vaste : le corpus *À l'épreuve du flux — une ontologie processuelle de la donnée*.

On y trouve la trilogie qui en pose le fond — *Le fleuve et le canal*, *De la source au torrent*, *La trace ou la donnée* — et des volumes de continuité qui en tirent les applications concrètes, du métier aux outils. Ce petit livre n'en est que le seuil. S'il vous a donné l'envie d'entrer, le reste vous attend de l'autre côté de la porte.

Le fleuve, lui, n'attend pas. Mais on peut apprendre à en creuser des canaux.

« C'est quoi une donnée ? »

—

— m'a-t-on un jour demandé.

De cette question anodine a découlé tout un travail qui, de fil en aiguille, a dressé un portrait de la donnée dans un corpus dense. Trop dense pour le commun des lecteurs qui n'entend pas s'éterniser à lire plusieurs volumes pour en saisir le principe.

J'ai donc condensé l'essentiel de la réflexion dans un petit cahier, un manifeste qui se lit facilement et permet à qui le souhaite de poursuivre la réflexion à travers le corpus « À l'épreuve du flux — une ontologie processuelle de la donnée ».

—

Et si la donnée n'était pas une chose que l'on possède, mais un prélèvement opéré sur un réel qui ne s'arrête jamais ? Ce petit livre suit la donnée comme on suit un cours d'eau : comment elle naît d'un geste qui la fixe et la voue aussitôt à vieillir ; comment elle voyage et se copie sans jamais se diviser ; pourquoi elle n'existe vraiment qu'à l'instant où un lecteur la reçoit — faute de quoi ce qui fut produit retombe à l'état de trace.

Sans jargon ni appareil savant, il ne démontre pas : il fait voir. Au bout du parcours, non pas une méthode, mais un regard — une autre façon de voir ce que l'on croyait connaître.

Ce manifeste dit ce qu'est une donnée prise comme un processus ; et, pour qui veut aller plus loin, il est la porte d'entrée vers le corpus À l'épreuve du flux — une ontologie processuelle de la donnée.